

L | E | S | T | A | N | N | E | R | I | E | S

CENTRE
D'ART CONTEMPORAIN

234 RUE DES PONTS
45200 AMILLY
T. 02.38.85.28.50
WWW.LESTANNERIES.FR

Amilly
Ville des Arts

É | P | O | C | H | È

02 AVRIL
29 MAI 2022

EXPOSITION COLLECTIVE
SUR UNE PROPOSITION
DE SALLY BONN

DOSSIER
DE PRESSE



SOMMAIRE	4 ÉDITO SAISON #6 - CYCLE 3
	6 COMMUNIQUÉ DE PRESSE
	10 COLLABORATIONS, PARCOURS ET AUTOUR D'EXPOSITION
	12 PRÉSENTATION DE SALLY BONN
	14 NOTE D'INTENTION
	18 PRÉSENTATIONS ARTISTES
	62 PARTENAIRES
	63 INFORMATIONS PRATIQUES

Anne-Valérie Gasc
Les larmes du Prince - Vitrifications, 2019
Détail de l'installation
Les Tanneries - CAC, Amilly
Grande Halle
Photo : Aurélien Mole
Courtesy de l'artiste



ÉDITO – SAISON #6 CYCLE 3

À l'orée de toute chose se devine ce qui n'est pas encore, mais qui pourrait être à tout moment. Ainsi, dans l'immédiat autant que dans la durée de *l'approche* que l'on en a, se met en jeu une phénoménalité des instants associés qui constitue et modèle cette approche même. C'est d'ailleurs là que tout s'engage : au « premier abord » se fait déjà jour un temps éternellement second.

Si le réel semble s'y dévoiler et devenir alors autant de formes manifestes, ces présences ombrées, en retour, recèlent une épreuve incarnée et sensible, comme en suspens, en-deçà et au-delà des premiers écarts silencieux – mais loin d'être muets – qui se sont succédés. Dans *l'approche* s'ordonnance un paysage, figure géographique des séquences entremêlées par laquelle émergent leurs réalités autant que la nôtre.

Fitzcarraldo nous y guette peut-être, pour nous voir, dans l'entame de ce temps-là, tenter d'y prendre allure. À moins qu'il ne s'agisse de Giovanni Drogo¹... La distance n'aidant en rien, il nous plaît d'imaginer la présence d'un fil se faisant câble et sur lequel, en bon équipage, il nous faut nous avancer pour bien la tenir. L'équilibre est précaire dans la mesure où il est relatif, comme tout regard porté. L'un et l'autre peuvent d'ailleurs se perdre dans l'effacement du point d'attention sur lequel ils reposent. Le fil reste donc à entreprendre, vibrant d'une tension constructive sur laquelle il convient de se situer avec aplomb.

Sally Bonn, en tant que commissaire d'exposition, nous en fait l'invitation. Elle distille cet appel en convoquant la poésie et le mystère de l'*époque*, cet instant si singulier de la suspension du jugement qui concentre l'accomplissement des choses dans la fragilité d'un instant, d'un vécu ; non pas le sien propre, mais celui d'une *conscience* à *l'œuvre*. Cette conscience est considérée *dans* l'approche autant qu'à l'approche, dans ce moment même où le regard s'opère à travers des apparentements et des organisations. Dès lors, (*ici*), tout est rendu possible dans le temps incompressible d'une accommodation bien nécessaire ; l'idée d'un point de perception à venir, incontournable, irrésistible, pointe à l'horizon. Cette conscience est donc à *l'œuvre* dans la mesure où elle fait mouvement, en un travail d'équilibriste. Mais elle est aussi à *l'œuvre*, dans le sens où elle lui appartient : si chaque position adoptée lui permet de s'y indexer, de s'y adosser, c'est pour mieux y (re)prendre appui.

L'exposition *époque* (*ici*) regroupe un bel ensemble d'œuvres pensées comme autant de moments pointés sur les conditions de cet état de suspension qui s'y niche et y résonne. À travers leurs diversités formelles, leurs natures distinctes et leurs séquençages au sein de l'exposition, les créations ainsi mises en dialogue font poindre, dans leurs contiguités, autant de points distanciés. Ces successions d'étapes forment des parcours, que ces derniers reposent sur des fils narratifs, des trames de processus d'ordonnancement des choses ou des rapports au monde singuliers. Dans la multiplication de ces présences émergentes qui rejouent la danse de figures esquissées, encore indifférenciées – parmi lesquelles celle du déluge² –, nous nous appréhendons comme les spectateurs de notre propre suspension, concentrés sur nos manœuvres d'appareillage préalables à toute navigation.

L'approche, comme art d'envisager, comme art de la conduite, se lie aux enjeux de cette saison #6, dont l'intitulé – *DRAW LOOM* – renvoie à l'entremêlement des conditions de production d'un motif, sur fond d'une pratique constamment rejouée dans les jours des lisses et par-delà les fils sautés, de fils de chaîne en fils de trame.

Éric Degoutte

1. Brian Fitzgerald et Giovanni Drogo sont les personnages principaux respectifs du film *Fitzcarraldo* de Werner Herzog, sorti en 1972, et du roman *Le Désert des Tartares* de Dino Buzzatti, publié en 1940. Ces deux figures illustrent comment, dans et au-delà des paysages qui leur font face, leurs réalités s'y constituent. Par-delà la montagne, la folie du premier lui fera entreprendre une navigation terrestre vouée à la mauvaise fortune. Par-delà l'étendue brumeuse sans fin de la plaine, la suspension d'une prédestinée supposée prive le second de toute bonne fortune.

2. Une esquisse préparatoire à la célèbre *Scène de déluge* peinte par Anne-Louis Girodet en 1806 ainsi qu'une de ses illustrations des poésies d'Ossian trouvent place dans l'exposition *époque* (*ici*) qui se déploie également au musée Girodet de Montargis sous la forme d'une extension à travers laquelle les œuvres contemporaines sélectionnées entament un dialogue prometteur d'autant d'approches possibles.

ÉPOCHÈ (ICI) – EXPOSITION COLLECTIVE

Avec les œuvres de Benjamin L. Aman, Joan Ayrton, Cécile Beau, Leïla Brett, Anne-Lise Broyer, Charlotte Charbonnel, Sépand Danesh, Marina Gadonneix, Anne-Valérie Gasc, Agnès Geoffray, Anne-Louis Girodet, Marco Godinho, Amélie Lucas-Gary, Benoît Maire, Estefanía Peñafiel Loaiza, Aurélie Pétrel, Katja Schenker, Suspended spaces, Raphaël Tiberghien, Emmanuel Van der Meulen, Arnaud Vasseux et Virginie Yassef.

Exposition du 2 avril au 29 mai 2022
Commissaire : Sally Bonn

Vernissage le samedi 2 avril 2022
à partir de 15h30

Visite presse le jeudi 7 avril 2022
de 10h30 à 15h30

>> Le 2 avril : Navette bus Paris < > Tanneries

Aller : départ depuis Paris à 13h

(Place Denfert-Rochereau)

Retour : départ depuis Les Tanneries à 20h30

-

Infos et réservations avant le 30 mars

02.38.85.28.50 / contact-tanneries@amilly45.fr

Pour répondre à l'invitation qui lui a été faite d'être la commissaire d'une exposition collective se déployant sur l'ensemble du centre d'art et les salles d'expositions temporaires du musée Girodet, Sally Bonn, écrivaine et critique d'art, a choisi de renouer avec une recherche au long cours menée autour de la notion d'*epochè*. Donnant son titre à l'exposition, elle signifie, étymologiquement, « l'arrêt », « l'interruption », « la cessation », puis, dans les domaines de la philosophie et de la psychanalyse, « la suspension du jugement ». Soudainement réactivée à l'épreuve des épisodes de confinements qui ont jalonné ces deux dernières années – expériences de suspension par excellence de nos vies en ébullition ! –, cette recherche trouve enfin (*ici*) l'espace et le temps de son activation et de son déploiement.

Véritable passage à l'acte curatoriale, *epochè (ici)* nous incite donc « à faire l'expérience d'une suspension du temps, du regard, du jugement ». Sally Bonn formule ainsi le pari de réactiver en l'actualisant poétiquement la posture philosophique et antique du *retrait* pour mieux donner à voir et à comprendre notre monde, dans l'entre-deux des catastrophes passées dont il conserve les mémoires et les traces et de celles potentiellement à venir qu'il contient en puissance.

Reposant sur des mises en miroir et en œuvres qui révèlent des gémellités contrariées, l'unicité du propos se développe au fil de l'exposition en une riche polysémie qui recoupe la polymorphie des pratiques déployées – multi-médias, multi-dimensionnelles, multi-sensorielles et multi-mémorielles. Le fragment y rencontre le tout pour faire advenir une mosaïque d'états de présence au monde qui ne sont pas sans contenir la vibration des absences comme des latences qui les sous-tendent, entre visibilités et invisibilités, immanences et transcendances.

À ce titre, l'exposition tisse des liens avec le fil de saison *Draw Loom* dans sa capacité à convertir un propos en un motif constellaire composé de réalités entrecroisées ; mais aussi avec celui de la saison passée, *Dis] Play Off [Line*, dans l'investigation qu'elle mène sur les conditions d'émergence des œuvres comme des regards, à travers des dispositifs et protocoles au sein desquels le conceptuel et le sensible se rencontrent pour mieux faire bouger les points de vue comme les lignes d'horizon. De la même manière, *epochè (ici)* s'inscrit pleinement dans la lignée des commissariats invités par le centre d'art, présentant notamment une filiation singulière avec celui adressé à Bernhard Rüdiger qui nous engageait, lui aussi, avec le projet *Chambre double*, à considérer l'espace-temps de la suspension, de la veille – contemplative et active –, comme celui d'une mise en éveil poétique.

Tirant finement ces fils, *epochè (ici)* en agrandit le cadre de tissage, exploitant les possibles qu'offre son extension hors-les-murs au musée Girodet – à la faveur d'une collaboration inédite initiée par le centre d'art. En confrontant les œuvres d'artistes contemporains attachées à rendre compte des ordres et désordres du monde à la fameuse *Scène de déluge* peinte en 1806 par Anne-Louis Girodet ou encore à l'une de ses illustrations des poèmes d'Ossian, Sally Bonn irrigue plus avant la veine néo-romantique de son projet.

Marco Godinho
*Notes sur cette terre qui respire
le feu (Ascension des pentes)*, 2017
Détail de l'installation
Photogramme vidéo
Photo et courtesies de l'artiste

Qu'elles soient inédites et réalisées *in situ*, passées¹ et réactivées pour faire écho à la mémoire industrielle du centre d'art ou encore les sources de matériaux d'autres créations à venir, les œuvres mises (ici) en dialogue constituent en effet, chacune à leur manière, des formes d'observations et de transformations, à la fois documentaires et lyriques, du monde, depuis ses tréfonds jusqu'aux constellations qui l'englobent en passant par ses surfaces et reliefs. À la croisée des arts et des sciences humaines et dites « dures », de la philosophie et de la littérature, de la politique et de la géopolitique, les œuvres de cette *époque* sont autant de mises en application de protocoles poétiques de décryptages micro- et macro-scopiques du monde. Elles étudient les phénomènes qui l'animent, les matières, les couleurs, les textures et les éléments – naturels comme culturels – qui le composent, tout autant qu'elles questionnent ses représentations, ses histoires, ses devenirs et ses mystères – catastrophiques ou merveilleux.

Au fil d'un parcours suspendu à travers lequel ces approches singulières font office de révélateurs, de toutes nouvelles cosmogonies se font jour, favorisant l'éblouissement des sens comme les renouvellements du sens, entre lumières et obscurités, opacités et transparences, points aveugles et de bascule, dépassements de seuils et épiphanies. Ainsi, dans l'espace-temps de l'*époque*, nous trouvons-nous tour à tour, d'une œuvre à l'autre, d'un espace à l'autre, dans leurs interstices et intervalles mêmes, à déambuler à travers les ruines de nos civilisations, à remonter le cours de l'Histoire comme celui du fleuve Tapajos au bord d'un bateau ou à gravir les flancs d'un volcan ; lestés au fond de la Méditerranée, luttant dans un rapide, errant dans un tunnel, lovés dans une cavité ou pris dans les mailles d'un filet atmosphérique ; assistant – l'oreille et le regard hallucinés –, à la cristallisation des tensions contenues dans les barrages hydrauliques comme dans les larmes du verre, à la rotation ou au ronronnement d'une pierre, à l'éclosion d'un éclair, au bruit de la poussière comme à l'effacement de nos repères et de nos prières.

En bon funambules, nous faisons, en même temps que la (re)découverte des quatre coins et recoins du globe, l'expérience de la création – de la *poesis* – sous toutes ses formes, depuis le *hic et nunc* de l'œuvre jusqu'à ses hors-champs. Véritable poème déployé tenant à la fois du manifeste et du palimpseste, l'*époque* concrétisée par Sally Bonn se meut ainsi en une épopée composée de mille récits, ouverte et non-linéaire, puissante et fragile, intime et collective. Dans le temps de la suspension, se superposent alors ceux de la création et de la réception. Faisant partie intégrante du voyage, nous l'activons et l'imprégnons de nos subjectivités, guidés que nous sommes par les ondes perpétuelles, sismiques et sensuelles nées de l'entremêlement des œuvres. Nul doute que la romancière Amélie Lucas-Gary saura poursuivre l'esprit de cette expédition dans l'invitation qui lui a été faite de (ré)encre les pages laissées blanches de l'exposition.

Entre phénoménologies, contemplations et métamorphoses, réminiscences, fantasmes et aspirations, rétropections et prospections, tout se passe comme si nous faisons finalement l'expérience d'une introspection primordiale. Aurions-nous, dès lors, un coup d'avance sur le destin ? Rien n'est moins sûr. Sally Bonn nous rappelle d'ailleurs, çà et là, qu'à trop s'extraire on peut se perdre. Ce faisant, elle semble nous engager à continuer d'osciller et de flotter, tels le pendule ou le nuage. Symboles d'une réflexion et d'une imagination en cours, ils soulignent la qualité de voyage immobile de l'*époque* dont la fixité apparente n'est autre que l'expression secrète du mouvement qui (nous) anime le monde.

1. Celles d'Arnaud Vasseux, de Charlotte Charbonnel, d'Anne-Valérie Gasc et de Benoît Maire sont aussi l'occasion de revenir sur les traces du passé des Tanneries, depuis leur pré-histoire en friches jusqu'aux premières années de leur existence en tant que centre d'art, en faisant respectivement écho aux projets *Dé-composition* (2012, commissariat de Sylvie Turpin), *L'Éternité par les astres* (2017, commissariat Léa Bismuth), *Monuments – Les larmes du Prince et Vitriification – Les larmes du Prince* (2018-2019, exposition en deux volets, commissariat d'Emmanuelle Chiappone-Pirou) et *IN HAWAII* (2020-2021, commissariat d'Éric Degoutte).



REMERCIEMENTS

L'exposition *époque (ici)* bénéficie des contributions de deux collections particulières, Paris ; du FRAC Normandie et de la galerie Christophe Gaillard, Paris ; du Musée Girodet, Montargis ; de la galerie Florence Loewy, Paris ; ainsi que de la galerie 22,48 m², Paris, dans le cadre des prêts respectifs des œuvres de Sépand Danesh, Marina Gadonneix, Anne-Louis Girodet, Joan Ayrton et Cécile Beau.

L'exposition a par ailleurs plus largement bénéficié, dans le cadre de sa mise en œuvre, de la coopération des Services Techniques et de l'Espace Jean Vilar de la Ville d'Amilly, ainsi que des élèves des CAP Menuiserie/Installation et Maçonnerie de l'E.R.E.A. Simone Veil d'Amilly et de leurs enseignants référents.

COLLABORATIONS : DÉPLOIEMENT HORS-LES-MURS ET SECOND VOLET

L'exposition *époque (ici)* se déploie aussi hors-les-murs au [musée Girodet de Montargis](#) et sera suivie d'*époque (maintenant)*, second volet présenté du 27 mai au 23 juillet 2022 à [art-cade*](#), [Galerie des grands bains douches](#) de Marseille !



AUTOUR DE L'EXPOSITION ÉPOCHÉ (ICI)

Les Tanneries et le musée Girodet vous donnent rendez-vous dans le cadre d'une programmation satellite riche et variée mise en place autour de l'exposition !

>> les dimanches 10 et 24 avril 2022, à 15h : visites de l'extension de l'exposition au musée Girodet.
>> les mercredis 13 et 20 avril 2022, de 10h à 12h : ateliers en vacances autour de l'exposition.
>> le dimanche 17 avril 2022, à 16h30 : visites de l'extension de l'exposition au musée Girodet.
>> le samedi 23 avril 2022, à 15h30 : conversation publique au musée Girodet avec Sally Bonn autour de l'exposition.
>> le samedi 30 avril 2022, de 15h à 16h et de 16h30 à 17h30 : ateliers en famille autour de l'exposition.
>> le samedi 28 mai 2022, à 15h30 : conversation publique aux Tanneries avec Sally Bonn et restitution de la résidence d'auteure d'Amélie Lucas-Gary dans le cadre du finissage de l'exposition.

>> Plus d'informations sur <https://www.lestanneries.fr/agenda/> !

PARCOURS DE L'EXPOSITION ÉPOCHÉ (ICI)

Poursuivez l'exploration des strates de l'exposition, depuis Les Tanneries jusqu'au musée Girodet, en vous laissant guider par le **livret de salle** développé par l'équipe de médiation ! Ce dernier offre une belle complémentarité aux focus artistes développés ci-dessous en mettant, quant à lui, l'accent sur les œuvres présentées au sein du parcours d'exposition.

>> [Téléchargez le livret de salle ici](#) !



SALLY BONN

Commissaire des expositions *époque (ici)* et *époque (maintenant)*, Sally Bonn est maîtresse de conférences en esthétique à l'Université de Picardie Jules Verne et membre des associations art-cade*, Galerie des grands bains douches de la Plaine à Marseille, et AICA (Association internationale des critiques d'art).

Travaillant sur les écrits d'artistes et l'écriture sous toutes ses formes et dans tous ses sens, Sally Bonn explore les gestes d'écriture dans les pratiques artistiques contemporaines. Ses recherches donnent lieu à différentes manifestations (colloques, expositions, livres, etc.).

Lorsqu'elle prend elle-même la plume, elle écrit des récits, des textes critiques, théoriques et parfois fictionnels.

Alliant la parole à l'écrit, elle pratique la critique d'art aussi bien au sein d'émissions radiophoniques (La Dispute puis La Critique sur France Culture) que dans des revues (*artpress*), en passant par le commissariat d'exposition ou encore la conférence performée.

Elle a par ailleurs fondé et co-fondé deux revues. L'une, *N/Z*, s'intéresse plus particulièrement aux liens entre pratiques artistiques et pratiques d'écriture.

Elle anime aussi régulièrement des émissions de radio sur *DUUU (Le studio des écritures et Dit voir) et dirige la collection d'écrits d'artistes « Les indisciplinés.es » aux Éditions Macula.

| | | | | | | | | |

>> Commissariats d'exposition

« L'écriture en dialogue - Hors série de la revue *N/Z* », L'Ahah, Paris, septembre 2021
« C'est parce que les mots... Michèle Métail Gigantextes », Art-cade / galerie des grands bains douches de la Plaine, Marseille, février-mars 2020
« Grande Révolution Domestique - Guise », Familistère de Guise, mars 2019
« Troublant la langue et la vision - *N/Z*, revue d'art et de littérature, s'expose », Frac PACA, Marseille, 1^{er} juillet-5 novembre 2017
« Fragments d'un voyage immobile : Sépand Danesh », art-cade*, Galerie des grands bains douches de la Plaine, Marseille, du 25 mai au 1^{er} juillet 2017
« Overprint : Julien Berthier », galerie Modulab, Metz, du 5 janvier au 11 février 2017
« Une sédimentation d'images sans image », art-cade*, Galerie des grands bains douches de la Plaine, Marseille, novembre 2014-janvier 2015
« Faire le mur », La Vitrine, Paris, dans le parcours VIP de la Fiac, octobre-novembre 2013
« À force de regarder au lieu de voir », art-cade*, Galerie des grands bains douches de la Plaine, Marseille, du 17 mai au 30 juin 2012

>> Publications

Elle a publié de nombreux textes dans des catalogues d'artistes et des revues, ainsi que deux essais aux Éditions de La Lettre Volée : *L'expérience éclairante. Sur Barnett Newman* (2005) et *Les paupières coupées. Essai sur les dispositifs et la perception esthétique* (2009). Elle est aussi l'auteure d'une fiction-critique : *(le peuple des bords)/Une sédimentation d'images sans image* aux Éditions Le Mot et le reste (Marseille, 2014). *Les Mots et les œuvres* est paru aux Éditions du Seuil (Paris) en mai 2017. Son dernier livre, un récit, est paru en février 2022 aux éditions Arléa sous le titre *Écrire, écrire, écrire*.

>> Plus d'informations sur : <http://www.sallybonn.com>

Sally Bonn
Portrait photographique
Photo : Jean-Luc Perez



NOTE D'INTENTION

Circonscrivons un espace et un temps qui soient ceux de la suspension.
Suspension du jugement, de la catastrophe, du flux temporel.
Une *epochè*.

Le mot *epochè*. Tout d'abord, une montée, une tension et une accélération, un élan en somme. Puis, quatre lettres, distinctes, rapides, et diffuses, le son précis d'une goutte dans l'eau. Enfin, retombée de l'élan, dépression, arrêt. Entre la montée et la redescente, l'ouverture et la fermeture, quelque chose est advenu, un moment, suspendu, un instant. Une saccade ou encore une fulgurance. Tout un vocabulaire s'agrège soudain à cette suspension que le mot représente tout d'abord visuellement et que son sens confirme. En grec, en effet, l'*epochè* signifie « cessation, interruption, arrêt ». En philosophie, il désigne la suspension du jugement. Le terme apparaît en Grèce, au troisième siècle avant J.-C., chez Arcésilas de Pitane (chef de la 2^e Académie de Platon), pour désigner l'attitude du sage qui ne doit ni affirmer, ni infirmer, ni approuver face à des arguments opposés. L'*epochè* consiste alors à suspendre son assentiment. Le terme est repris par Sextus Empiricus, au III^e siècle, et désigne l'attitude du sceptique. L'*epochè* est la suspension du jugement, autrement dit, le refus de donner son assentiment soit à la raison, soit à l'imagination.

Au début du XX^e siècle, la notion est réintroduite par la phénoménologie à travers Edmund Husserl. L'*epochè* a chez lui un sens philosophique majeur. La suspension du jugement est une opération philosophique de lointaine origine cartésienne qui permet de s'extraire du monde pour atteindre à la conscience pure, à l'égo transcendantal. Il s'agit de mettre le monde entre parenthèses, de s'abstraire de ses phénomènes, pour mieux le contempler et le penser. Parce que, pris dans le tissu du monde, je ne peux ni le voir ni le penser : il me faut m'en extraire. Cette *epochè* est une tactique, une réduction du monde au *je*. La mise en suspens phénoménologique est aussi un pas de côté par rapport au réel : mise entre parenthèses de nos connaissances, des idéologies, des actions et du temps.

La suspension du jugement, l'*epochè*, est une pratique de la liberté, un désengagement qui est engagement, qui est action. Si elle éloigne tout investissement réflexif, elle ne supprime pas la perception sensible, elle permet au contraire d'en user pour explorer l'apparition des phénomènes du monde. Elle est, au fond, un espace pour penser, pour penser autrement le monde autour de nous, ce monde fait de trajectoires, de flux, entraîné sans cesse dans le chaos, le grouillement et les gesticulations.

Suspendons, dès lors, le jugement, le mouvement incessant des vérités et des contre-vérités, des affirmations, des opinions, des arguments ; mettons-nous en retrait, retirons-nous en créant un espace vide pour le monde à venir (c'est ce que fait Dieu, dans la tradition cabaliste, pour créer le monde). À l'image du jardin suspendu, mythe ou imagination, nous délimitons un *ici* et un *maintenant*, une « collectivité en paix dans un monde en guerre¹ » pour reprendre la formule qu'énonce Roland Barthes pour parler de l'espace du séminaire, justement lieu suspendu. L'*epochè* est un désaisissement de l'emprise du monde, l'ouverture d'un espace de création.

Il s'agit de mettre en suspens le *continuum* de l'Histoire, de se retirer du flux continu. De suspendre la catastrophe. De s'installer dans un temps qui est retrait, dans le temps d'avant, quand tout est encore possible, quand rien n'est encore advenu. La veille. Celle, temporelle, d'un temps qui précède, celle du jour d'avant. Mais aussi et surtout, peut-être, celle de la vigilance – d'où le mot provient –, de la garde. Le temps de l'*epochè* est un temps de veille et de garde.

1. Roland Barthes, « Au séminaire » (1974) in *Le bruissement de la langue. Essais critiques IV*, Paris, Seuil, Points Essai, 1984



Une période de latence où les choses ne sont pas encore « réelles » et arrivées, mais flottantes. Il ne s'agit pas de supposer que la catastrophe est en train d'arriver, nous ne supposons rien quant à l'à-venir. Nous proposons seulement un temps d'arrêt. Walter Benjamin rapportait, dans ses notes sur le concept « d'histoire », le récit d'un épisode de la Révolution de Juillet, quand, au soir du premier jour de combat, à divers endroits de la ville de Paris et au même moment, des gens tiraient sur les horloges pour arrêter le temps. Arrêter le temps, c'est bien suspendre un instant le flux temporel et la durée. L'instant est ce point de concours du lieu et du présent dans lequel se concentre, disait Gaston Bachelard, « la vie ardente de l'éphémère² ». Benjamin reprend ailleurs cette force de l'arrêt et en fait le propre d'un certain type d'image : l'image dialectique qui est ce en quoi « l'Autrefois » rencontre « le Maintenant » dans un éclair. L'image est, écrit-il, la dialectique à l'arrêt. Et seules les images dialectiques sont des images authentiques. L'image dialectique provient d'ailleurs d'une double suspension, celle du temps et de l'histoire et celle de la pensée : « L'immobilisation des pensées fait, autant que leur mouvement, partie de la pensée. Lorsque la pensée s'immobilise dans une constellation saturée de tensions, l'image dialectique apparaît. C'est la césure dans le mouvement de la pensée ». Dans une autre version, Benjamin écrit : « Lorsque la pensée s'immobilise soudain dans une constellation saturée de tensions, elle communique à cette dernière un choc qui la cristallise en monade.³ »

Notre époque est cette constellation saturée de tensions, elle appelle la suspension et le retrait. La nécessite. Difficile d'ailleurs, de ne pas entendre dans *époque*, le mot « époque », c'est son étymologie. Dans cette époque, il nous faut trouver une attitude, une position, une posture : de veille et de garde, donc. Et tirer de cette posture une force, une puissance, au sens aristotélicien, c'est-à-dire du possible et de l'indéterminé.

L'exposition *époque* est une suspension, fixant momentanément mais dans un temps indéfini une multiplicité de propositions plastiques qui communiquent ce choc cristallisant. L'origine de l'étonnement est la foudre, l'éclair et la stupeur qu'ils produisent. Les artistes réunis (*ici*) pour cette *époque* proposent, dans ce pli du temps suspendu, de faire face au monde et à l'époque et, par leurs œuvres, comme le proposait Victor Hugo, dans un passage des *Misérables*, « d'étonner la catastrophe ». La suspension a ce pouvoir.

L'exposition *époque* (*ici*) aux Tanneries d'Amilly se construit autour d'un parcours qui fait la part belle à l'expérience du spectateur dans l'intégralité du centre d'art. Les œuvres présentées dans les différents espaces entrent en correspondance et racontent une histoire de la perception des phénomènes du monde et de l'espace, du temps et de ce qui arrive. L'extension au musée Girodet à Montargis en est un écho vibrant. *époque* (*maintenant*) qui suivra à art-cade*, Galerie des grands bains douches de la Plaine, à Marseille, en prolongera les réflexions à partir de nouvelles mises en dialogues d'autres œuvres de la même liste d'artistes.

Sally Bonn

2. Gaston Bachelard, *L'intuition de l'instant* (1932), Le Livre de Poche, Paris, 1994

3. Walter Benjamin, « Sur le concept d'histoire » (1940) in *Œuvres III*, Gallimard, Folio Classiques, Paris, 2011

Anne-Lise Broyer
Est-ce-là que l'on habitait ? (premier couplet) – Pozzoli, 2021-2022
Détail de la série de 19 tirages photographiques argentiques
Courtesy de l'artiste
© Anne-Lise Broyer, ADAGP, Paris, 2022

Projet réalisé avec le soutien à la photographie documentaire
du Centre national des arts plastiques

BENJAMIN L. AMAN

Benjamin L. Aman (né à Rouen en 1981, vit et travaille à Aubervilliers) est diplômé de l'École Nationale Supérieure d'Art de Nancy. « Fixer l'instant - tel pourrait être une constante dans son travail. Usant de l'installation comme du papier, du graphite comme du son, de l'écriture comme de l'enregistrement, sa pratique évolue au sein d'un ensemble de perceptions combinant une approche à la fois physique, mentale et émotionnelle de l'espace » à travers laquelle il cherche à fixer non pas l'état des choses, des images, des sons, mais davantage leur devenir, « offert à l'expérience flottante du regard, dans une relation pour ainsi dire d'intimité avec son regardeur. [Toute chose se trouve alors] saisie dans une dualité ontologique de l'apparition et de la disparition et gravite dans une relative apesanteur où s'équilibrent noir et blanc, profondeur et réflexion, bruit et silence, et, de manière plus générale, l'acte de voir et de ne pas voir, d'entendre et de ne pas entendre, ce qui s'offre à la vue, ce qui s'offre à l'ouïe. En inscrivant son travail dans le temps et l'espace, Benjamin L. Aman construit des zones ouvertes à la déambulation du regard et marquées par un sentiment du lieu où se mêlent réflexions et vie - un lieu qu'on pourrait dire envahi par une intense lumière noire.¹ »

Son travail a été montré à de nombreuses reprises en France et à l'étranger lors d'expositions personnelles (Kunstraum Michael Barthel Leipzig, L'Atelier-KSR Berlin, Editions Manucius à Paris) et collectives (Centre Georges Pompidou, Rencontres de la photographie d'Arles, Centre d'Art Contemporain Nei Liicht de Dudelange, Centre d'Art Contemporain Micro-Onde de Velizy, Musée d'art contemporain de Rochechouart, The Drawer à Paris), de performances sonores (Berlin Biennale VI, Club Transmediale et Transmediale X, Mex Series à Dortmund, Nu Substance à Bandung en Indonésie) et d'émissions radiophoniques (Creation On Air, France Culture, The Wire on Air et Resonance FM à Londres, Le Tétraèdre à Bruxelles).

Co-fondateur en 2010 du duo Sleep Disorders avec l'artiste Marion Auburtin, il est également à la tête du label de musique Razzle Dazzle, sous lequel il publie son travail sonore et celui d'autres artistes travaillant aux frontières du sonore et du visuel. Un large ensemble de ses dessins a par ailleurs fait l'objet d'une publication monographique aux Editions P. ainsi que d'une acquisition par le Fonds National d'Art Contemporain à Paris et le FRAC Languedoc Roussillon.

>> Plus d'informations sur : <http://www.benjaminlaurentaman.com>

1. Texte de présentation largement inspiré du texte écrit par Magnus Schaefer, historien et critique d'art, commissaire assistant au MoMa (NYC) et intitulé « La lumière noire » (2015).

Benjamin L. Aman
Night table with remains, 2015
Installation - bois, plâtre, néon, lumière, carton, craie, pièce sonore
Vue d'exposition à l'Atelier-ksr, Berlin
Photo : Ivo Gretener
Courtesy Atelier-ksr



KATJA SCHENKER

Katja Schenker (née en 1968 à Saint-Gall, vit et travaille à Zurich) est une artiste suisse qui a étudié la Littérature comparée, l'Histoire de l'art et la Philosophie à l'Université de Zurich et à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales de Paris.

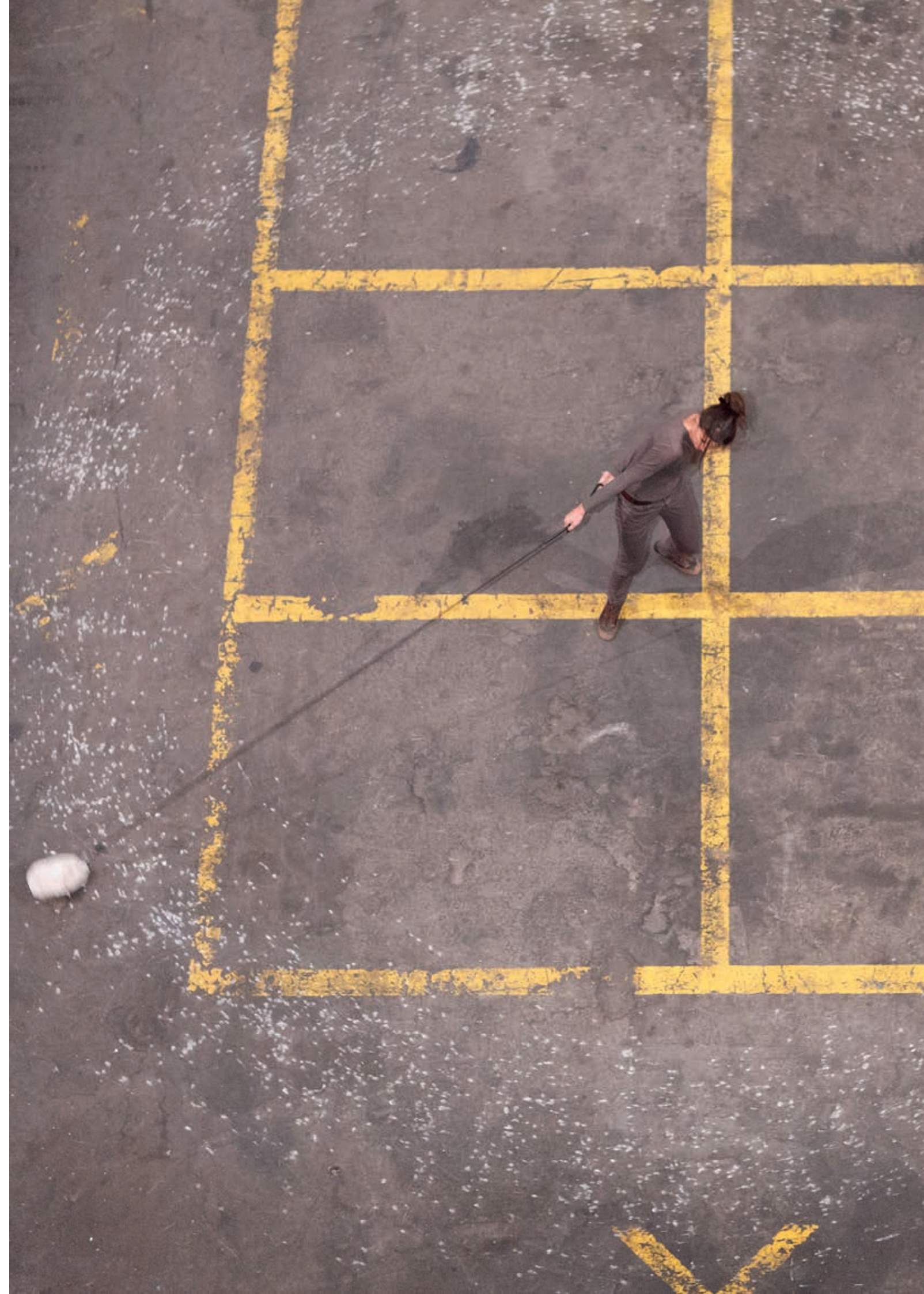
Au printemps 2021, elle est agrégée supérieure de recherche à l'Istituto Svizzero de Rome.

Depuis 1999, elle développe une pratique tournée vers la performance live, la sculpture et l'installation. Elle utilise par ailleurs le dessin, la photographie et la vidéo pour approfondir et documenter les étapes successives d'un processus créatif à travers lequel elle explore espaces intérieurs comme extérieurs. Faisant le plus souvent usage de matériaux naturels, l'artiste s'intéresse tout autant à leur sensualité, à leurs contextes de production/d'extraction, ou encore à leurs caractéristiques propres, que ces dernières soient spatiales, temporelles ou physiques. Ce faisant, Katja Schenker cherche à faire l'expérience de sa propre corporalité qu'elle met en profonde résonance avec celle de l'œuvre et celle du spectateur/visiteur. Précisément, lors de ses performances, l'artiste réalise différentes actions physiques qui transforment des matériaux ou des objets, inscrivant ainsi une tension entre le geste de l'artiste, le temps du faire et la forme à-venir.

Son œuvre a fait l'objet de plusieurs expositions parmi lesquelles une exposition personnelle au Jinji Lake Art Museum de Suzhou ou encore une exposition collective I am the space where I am au He Xiangning Art Museum à Shenzhen, en Chine. Récemment, des vidéos de ses performances ont été montrées lors de la Biennale de Kochi, en Inde. Son travail a été présenté dans l'exposition des trente ans du Centre Culturel Suisse à Paris (PerformanceProcess). Elle a par ailleurs obtenu de nombreux prix, dont les Swiss Art Awards, durant trois années consécutives, ainsi que le "Prix de la reconnaissance" de la Fondation culturelle de Saint-Gall.

>> Plus d'informations sur : <https://katjaschenker.ch>

Katja Schenker
vesuv
Vue de performance
Arcoop Genève, 2014
Photo : Emanuelle Bayart
Courtesy : Katja Schenker



ARNAUD VASSEUX

Diplômé de l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris et enseignant à l'École des Beaux-Arts de Nîmes, Arnaud Vasseux (né en 1969 à Lyon, vit et travaille à Marseille) mène une pratique au sein de laquelle il donne une place déterminante aux phénomènes, aux matériaux et à leurs manipulations dans l'élaboration du sens. Ce faisant, il s'interroge sur les processus qui font advenir les formes à partir de matériaux qui traversent plusieurs états comme le plâtre, le béton, la résine, la cire ou le verre. Ses sculptures combinent fragilité, instabilité et résistance. Il met en jeu les notions de spatialités, de temps et de lieu par l'exploration des possibilités issues des techniques du moulage et de l'empreinte. La confrontation à l'espace physique et l'exploration des lieux où il intervient l'ont conduit depuis une quinzaine d'années à réaliser une série d'œuvres éphémères – « Les Cassables » – construites à même l'espace d'exposition, faisant de l'exposition le lieu d'expériences, d'hypothèses et de récits.

>> Plus d'informations sur : <http://www.documentsdartistes.org/artistes/vasseux/repro.html>

Arnaud Vasseux
Sans titre, 2012 (détail)
Vue de l'exposition « À moitié »
Chapelle du Carmel, Chalon-sur-Saône, 2012
Photos et courtesy : Arnaud Vasseux



SUSPENDED SPACES

Suspended spaces est un collectif créé en 2007 et basé à Paris. Composé d'artistes et de chercheurs (Jan Kopp, Jacinto Lageira, Daniel Lê, Françoise Parfait, Eric Valette ; Kader Attia, Marcel Dinahet, Maïder Fortuné, Valérie Jouve, Stéphane Thidet), il est épaulé par des centres de recherches universitaires, à Paris 1 Panthéon-Sorbonne (ACTE) et Amiens (CRAE Université de Picardie Jules Verne).

Convaincu de l'importance et de la légitimité du regard artistique sur le monde contemporain, le collectif travaille à partir de sites historiques délaissés par la modernité et dont le devenir a été empêché pour des raisons politiques, économiques ou historiques.

À partir de leur découverte de la ville fantôme de Famagouste à Chypre, premier « espace en suspens », premier lieu réel qui leur a offert ses potentiels de fictions, première situation géopolitique « inachevée » proposant un fort potentiel imaginaire, le collectif a développé petit à petit une méthode lui permettant d'en explorer de nouveaux et de produire ainsi une recherche en art. Ce faisant, chacune des expériences menées par Suspended spaces est l'occasion d'interroger l'histoire d'un site et son actualité à travers les prismes de l'écologie, des cultural studies, de l'architecture, de la politique et de l'esthétique, afin de proposer des approches critiques et artistiques sous différents formats : échanges et débats avec des acteurs locaux, expositions, colloques, publications, etc.

>> Plus d'informations sur : <http://www.suspendedspaces.net>

>> **Artistes ayant participé au projet *Mapping Fordlândia*** : Alessia de Biase, Marcel Dinahet, Camila Fialho, Deborah Fior, Maïder Fortuné, Véronique Isabelle, Valérie Jouve, Jan Kopp, Bertrand Lamarche, Daniel Lê, André Parente, Françoise Parfait, Mireille Pic, Alexandre Sequeira, Susana de Sousa Dias, Stéphane Thidet, Eric Valette, Camille Varenne, José Viana.

Suspended spaces
Mapping Fordlândia, 2019 (détail)
Installation

Vue de l'exposition *On Fail[1]ed Tales and Ta[y]lors*
Commissariée par Madrassa collective
Tabakalera, San Sebastian, Espagne, 2019-2020
Photo et courtesies : Suspended spaces



JOAN AYRTON

Joan Ayrton (née en 1969 en Suisse, vit et travaille à Paris), est une artiste anglaise dont la production - peinture, photographie et plus récemment le film - interroge les enjeux du regard et de la représentation dans une réflexion sur ce qui compose et met en mouvement les éléments du monde visible, ou moins visible (le paysage, l'architecture, les matières, les textures, les gestes, la pensée...). Depuis quelques années, son attention se porte plus spécifiquement sur le monde minéral ou géologique, une recherche menant à considérer les instabilités et dérèglements du monde physique et politique contemporain, comme à penser les évocations ou métaphores d'une géologie abstraite (dans l'esprit des rivières mentales et cristallisations conceptuelles de Robert Smithson).

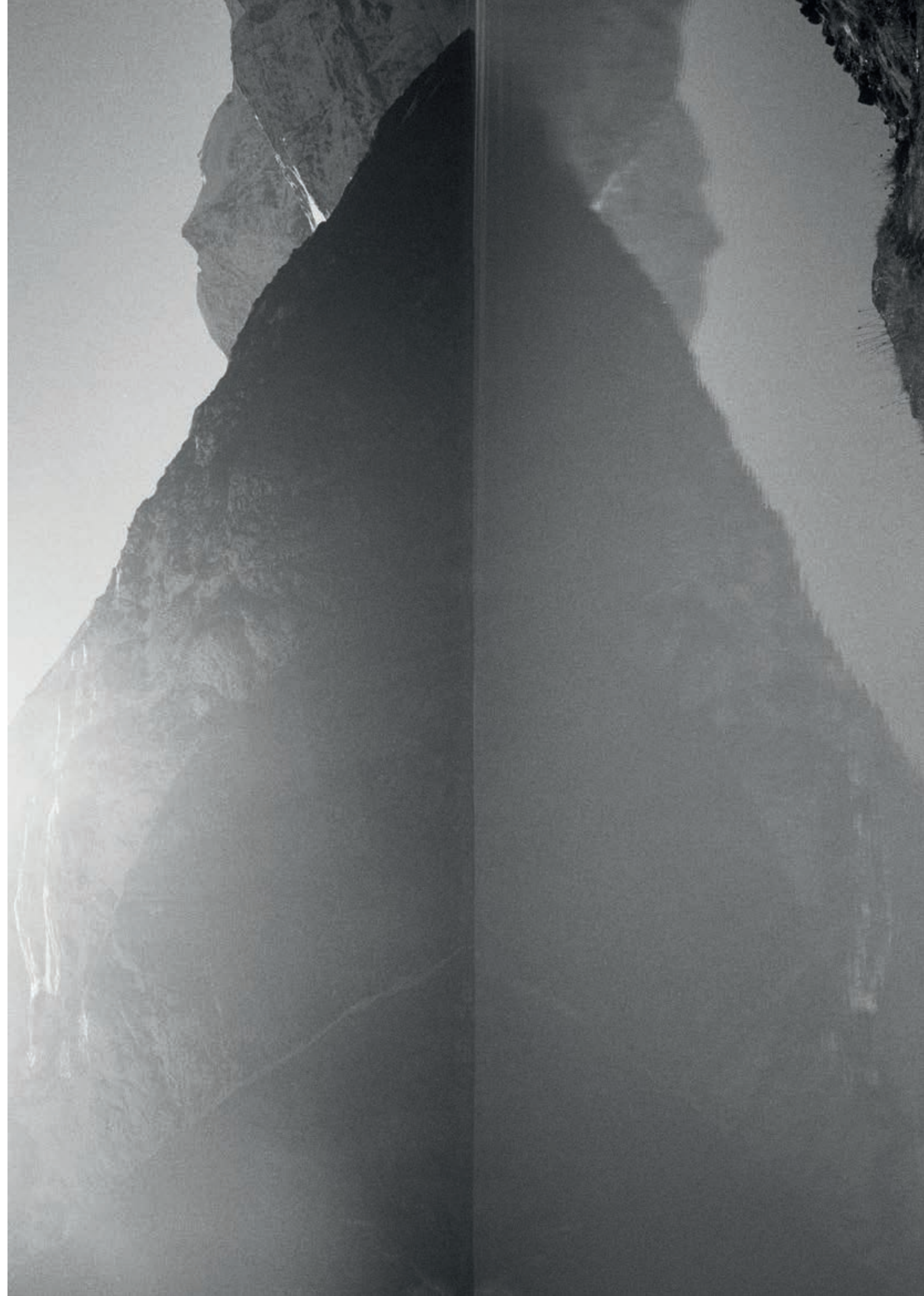
En 2012, une bourse du Centre national des arts plastiques (CNAP) lui permet de développer ses recherches en Islande. En 2014, elle est commissaire de l'exposition *Glissements de terrain*, cartographie, pensée, paysage à la galerie la BOX à Bourges. En 2018, elle initie un cycle de projections et rencontres sur le paysage minéral aux Beaux-Arts de Paris dans le cadre de la programmation culturelle. En 2019, elle présente, sous la forme d'une conférence à la Villa Médicis à Rome, un projet de recherche autour de l'idée de psychédélismes géologiques (des liens entre le psychédélisme des années 1960, la géologie et l'anthropocène).

Son travail a fait l'objet de nombreuses expositions en France et à l'étranger. Parmi les plus récentes, on peut mentionner ses expositions personnelles et collectives *There is a Crack in Everything, Slow Melody Time Old* et *Fast Colour* à la galerie Florence Loewy respectivement en 2021, 2017 et 2015 ; *A soft mellow Tinge* dans l'édition 2018 de l'Art dans les Chapelles (commissariat Éric Suchère) ; (...) *aide à la vision, en strié sur les ondes lunaires, à rétrodiffusion. En grand : en petit* réalisée en duo avec Benjamin L. Aman aux Instants Chavirés à Montreuil en 2017 (commissariat Marie Cantos) ; *Copié Copié Copié*, exposition collective à la Villa Bernasconi à Genève en 2014.

Joan Ayrton a par ailleurs entamé en 2020 un Doctorat de création à l'EUR Humanités, Créations et Patrimoine de l'Université de Paris-Cergy sur les liens entre la géologie, le psychédélisme et les dérives environnementales (« Le cycle des inquiétudes - Géologie et psychédélisme, hypothèses sur un état de conscience du temps présent »).

Elle est aussi enseignante à La Villa Arson depuis 2019 et est représentée par la galerie Florence Loewy à Paris.

>> Plus d'informations sur : <https://joanayrton.com>



MARINA GADONNEIX

Marina Gadonneix (née en 1977 à Paris où elle vit et travaille) est une photographe diplômée de l'École Nationale Supérieure de la Photographie d'Arles. Son travail tente d'explorer le passage inattendu d'un territoire rugueux à une image fantasmatique, d'une forme d'évidence du réel à sa construction mentale la plus métaphorique ; là où l'esthétique est à la croisée de la photographie de paysage et de la photographie scientifique. Il rend compte de la porosité entre la matérialité et l'immatérialité, la présence et l'absence, le document et la fiction, la simulation et l'illusion, réalité et fiction. De fait, il interroge la fabrication de la représentation tout autant que la fabrique de l'imaginaire.

Marina Gadonneix est par ailleurs lauréate du prix HSBC pour la photographie en 2006 et du Dummy Book Award de la Fondation Luma et des Rencontres d'Arles en 2018.

Son travail a été exposé dans de nombreuses institutions en Europe et aux États-Unis, notamment au Centre Photographique d'Île-de-France, à la Kunsthalle de Tübingen ou encore au Point du Jour, à Cherbourg, aux Rencontres Photographiques d'Arles et récemment à MOMENTA | Biennale de l'image au Musée de Joliette, Canada.

>> Plus d'informations sur : <https://galeriegaillard.com/artists/9558-marina-gadonneix/overview/>

Marina Gadonneix
Untitled (Lightening), 2016
Impression pigmentaire sur papier Hahnemühle Silk Baryta
Contrecollée sur aluminium
Collection du Fonds régional d'art contemporain Normandie



MARCO GODINHO

Marco Godinho (né en 1978 à Salvaterra de Magos au Portugal, vit et travaille entre Luxembourg et Paris), déploie depuis plus de dix ans un univers singulier, oscillant entre une réflexion sur notre expérience subjective du temps et de l'espace et des œuvres traversées par la littérature et la poésie. Son expérience de vie nomade, prise entre deux cultures et plusieurs langues, a donné lieu à une exploration sensible des questions d'exil, de mémoire mais aussi des conventions géographiques, politiques et philosophiques qu'il investit par sa subjectivité. Installations, vidéos, dessins, projets participatifs dessinent la carte d'un monde façonné par les trajectoires, les itinéraires personnels et le multiculturalisme.

De 2000 à 2005, il suit des études à l'École Nationale Supérieure d'Art de Nancy (France), à l'École cantonale d'arts de Lausanne (Suisse) ; à la Kunstakademie et Fachhochschule de Düsseldorf (Allemagne).

Depuis 2006, son œuvre a fait l'objet de plusieurs expositions monographiques, notamment au Mamac – Musée d'Art Moderne et d'Art Contemporain, Nice, France (2016), MNAC – Museu Nacional de Arte Contemporânea do Chiado, Lisbonne, Portugal (2015) ; au Casino Luxembourg – Forum d'art contemporain (2013), au Neuer Kunstverein Aschaffenburg en Allemagne (2012), à l'Espace pour l'art à Arles (2012), au Mois de la Photo à Montréal au Canada (2011). Il a également pris part à de nombreuses expositions collectives, notamment au Museo Universitario Universidad de Antioquia à Medellin, Colombie, au Museo Nacional de Artes Visuales, Montevideo, Uruguay (2011) et à la Bienal Video y artes mediales, Santiago du Chili (2013), au Musée du Quai Branly à Paris (2011), au Mudam Luxembourg (2011), à la Fondation Berardo de Lisbonne au Portugal (2011).

L'artiste est représenté par la galerie Hervé Bize, Nancy, et Sapar Gallery, New York. Ses œuvres ont été achetées par de grandes collections publiques nationales et au Luxembourg.

>> Plus d'informations sur : <https://www.marcogodinho.com>



Marco Godinho
Notes sur cette terre qui respire le feu (Ascension des pentes), 2017
Détail de l'installation
Photogramme vidéo
Photo et courtesy de l'artiste



Marco Godinho
Notes sur cette terre qui respire le feu (Exercice de méditation), 2017
Détail de l'installation
Pierre de lave et dés à jouer
Fonderie Darling, Montréal, Canada, 2018
Photo et courtesy de l'artiste



Marco Godinho
Notes sur cette terre qui respire le feu (Messages à l'autre), 2017
Détail de l'installation
Cartes postales découpées au laser
Fonderie Darling, Montréal, Canada, 2018
Photo : Maxime Boisvert
Courtesy de l'artiste



Marco Godinho
Notes sur cette terre qui respire le feu (Geste d'offrande), 2017
Détail de l'installation
Photogramme vidéo
Courtesy de l'artiste

ANNE-LOUIS GIRODET

Anne Louis Girodet de Roucy, dit Girodet-Trioson (du nom de son père adoptif), est né à Montargis en 1767 et mort à Paris en 1824. Il entra dans l'atelier de Louis David en 1784. Lauréat du Grand prix de l'Académie royale de Peinture en 1789, il séjourna en Italie comme pensionnaire entre juin 1790 et septembre 1795. La réalisation, lors de ce séjour, du *Sommeil d'Endymion* (1791), assura sa réputation de peintre poétique, et celle d'*Hippocrate refusant les présents d'Artaxerces* (1792), sa renommée.

De retour en France en 1795, il ouvrit un atelier et s'attacha une clientèle par des portraits (*Portrait du citoyen Belley*, 1797). Son caractère altier et indépendant le conduisit à effectuer le satirique *Portrait de Mlle Lange en Danaé* (1799) et son ambition de peintre d'Histoire, l'allégorie politique d'*Ossian recevant les ombres des héros français dans son Elysée* (1802) puis la *Scène de déluge* (1806) qui lui permit de supplanter son maître au Concours décennal de 1810. Il bénéficia de commandes publiques sous l'Empire comme *Napoléon recevant les clefs de Vienne* (1808) et *La Révolte du Caire* (1810) dont l'orientalisme fougueux enthousiasma la génération montante.

L'originalité de l'œuvre de Girodet, qui fut une source d'inspiration féconde pour les romantiques, doit beaucoup à son érudition comme à ses amitiés avec des écrivains qui l'amenèrent à peindre deux de ses tableaux les plus connus, *Atala au tombeau* (1808) et le *Portrait de Chateaubriand* (1809). Dans un dernier tableau d'Histoire, *Pygmalion et Galatée* (1819), il mêla goûts poétiques et recherche de l'idéal plastique. À la fin de sa vie, tout en peignant les portraits des chefs vendéens *Cathelineau et Bonchamps* (1824), l'artiste composa des suites d'illustrations publiées après sa mort en estampes par ses élèves.

Girodet fut nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1808, membre de l'Académie des Beaux-Arts en 1816 et Chevalier de l'Ordre de Saint-Michel en 1817.

>> Plus d'informations sur : <http://www.musee-girodet.fr/tout-sur-girodet>



CHARLOTTE CHARBONNEL

Charlotte Charbonnel (née en 1980, vit et travaille à Paris) est une artiste française représentée par Backslash Gallery à Paris et diplômée de l'École Supérieure des Beaux-Arts de Tours) en 2004 et de l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs en 2008.

« Charlotte Charbonnel tisse des liens invisibles qui unissent les matières élémentaires de l'univers. Son travail découle d'une recherche empirique et pluridisciplinaire à entrées multiples. Elle trouve ainsi, dans les fluides indécis, les ondes capricieuses, les nuées, fumées ou autres formes brumeuses, un terrain d'expérimentations illimité. Elle en suit les traces, les archive ou les collectionne. L'auscultation méticuleuse de la nature l'a conduite à s'intéresser de près aux fluides ou aux vibrations mécaniques des matériaux. Le son s'est révélé être un moyen évident de captation et de transmission. Lorsqu'elle confronte son et architecture, la recherche de la nature cachée des éléments prend parfois la forme d'une enquête géologique : sonder le bâtiment pour révéler les couches invisibles de ses sédiments, ses flux et énergies impalpables. Les différents processus qu'elle met en place laissent faire le mouvement et l'indétermination. Les formes que ceux-ci produisent, liées à la recherche des formants élémentaires de l'univers, constituent un levier pour une pensée universelle relevant, comme Claude Lévi-Strauss l'a souligné, d'une certaine disposition de l'esprit humain face aux choses. Les analogies que Charlotte Charbonnel produit entre les éléments ouvrent ainsi la voie à un plan profond de la pensée où les métamorphoses de la matière qu'elle donne à voir finissent par avoir un pouvoir transformateur, réveillant au passage notre capacité à nous émerveiller. Elle revisite ainsi avec enchantement les formes qui ont toujours exercé une fascination sur les Hommes : celles qui se situent dans l'interaction des quatre éléments ou la nature élémentaire de l'univers. » - Nathalie Desmet

>> Plus d'informations sur : <http://charlotte-charbonnel.com/home/>



Charlotte Charbonnel
Aérolithes, 2021
Bombes volcaniques
Vue de l'exposition *Larmes de la terre*
Creux de l'Enfer, Thiers
Photo : Vincent Blesbois
Courtesy de l'artiste
© Charlotte Charbonnel, ADAGP, Paris, 2022

Œuvre produite en collaboration
avec la Coutellerie Claude Dozorme de Thiers
et le Laboratoire Magmas et Volcans de l'Université Clermont-Auvergne

CÉCILE BEAU

Cécile Beau (née en 1978, vit et travaille entre Paris et le Morbihan) est diplômée des École des Beaux-Arts de Tarbes en 2001 et de Marseille en 2003 ainsi que du Fresnoy – Studio national des arts contemporains de Tourcoing.

Composé d'installations où le son, l'image et l'objet entretiennent des rapports étroits et multiples, le travail de Cécile Beau s'intéresse aux phénomènes trop lents, trop lointains ou trop discrets pour l'échelle de temps humaine. Elle construit une œuvre minimale et sensorielle qui se saisit de la nature et du cosmos comme objet d'étude et de contemplation. L'artiste déplace temps et espace, propose des territoires intermédiaires, des entre-deux toujours étranges, dépouillés de toute présence humaine. Elle fait intervenir végétaux et minéraux qu'elle mêle à des machineries illusionnistes pour recréer des phénomènes physiques spécifiques. Ceux-ci se voient « activés » dans des écosystèmes prenant la forme de paysages souvent austères et énigmatiques qu'elle fusionne en d'étranges hybrides évoluant dans un autre espace-temps. Ainsi l'artiste ne propose pas de scénarios préétablis mais lance des pistes dans lesquelles le spectateur peut se perdre à loisir.

Son travail été présenté en France dans le cadre d'expositions personnelles à la galerie 22,48 m²·Paris, à la Maison des Arts de Malakoff, à la Galerie Octave Cowbell, Metz, à la Péniche Pop à Paris, au CAB Grenoble, à l'Atelier Vortex Dijon. Il a également été montré à l'occasion de plusieurs résidences d'artiste et expositions collectives en France et à l'étranger notamment au Moca Shenzhen en Chine, à l'Abbaye de Maubuisson, au Centre culturel Kirchner à Buenos Aires, au Palais de Tokyo, au Voyages à Nantes, au Berlin Atonal – Festival for Sonic and Visual Art, à L'art dans les chapelles, au Bhubaneshwar Art Trail en Inde, à la Galerie A.M.180 à Prague, Tchéquie.

Cécile Beau est par ailleurs lauréate des prix Crédit Agricole du Salon de Montrouge et Découverte des Amis du Palais de Tokyo 2011 et Roger Pailhas 2015, et a co-réalisé Traversée, commande publique de Bordeaux-Métropole pour la station de tramway de Blanquefort en 2017.

>> Plus d'informations sur : <http://www.cecilebeau.com>



Cécile Beau
Aoriste, 2018
Roche volcanique, dispositif sonore
Photo de l'artiste
Courtesy 22,48 m², Paris
© Cécile Beau, ADAGP, Paris, 2022



Cécile Beau
Hu2 #4, 2021
Impression sur Dibond
Courtesy 22,48 m², Paris
© Cécile Beau, ADAGP, Paris, 2022

ANNE-VALÉRIE GASC

Anne-Valérie Gasc (née en 1975 à Marseille où elle vit et travaille) a d'abord étudié à l'École Normale Supérieure de Cachan avant de poursuivre sa thèse à l'Université de Paris 1 Panthéon Sorbonne en 2005. Depuis 2007, Anne-Valérie Gasc poursuit sa double qualité d'artiste et de chercheur à travers son enseignement en art contemporain à l'ENSAM, École Nationale Supérieure d'Architecture de Marseille.

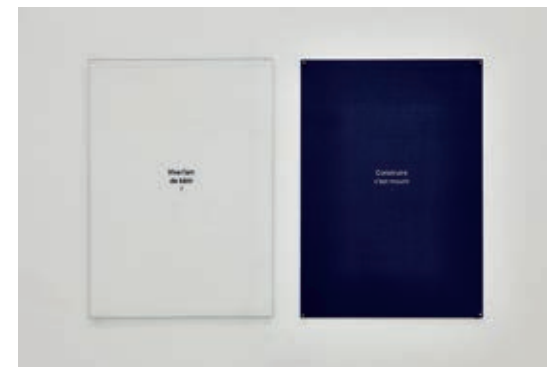
Sa pratique artistique est fondée sur la dévastation, la démolition et la disparition. Ses résultats s'étendent à travers différents médias et ont un rapport avec les objets architecturaux. Sa pratique explore le geste de déconstruction comme une œuvre en soi en mettant en place des situations et des stratégies qui cherchent à remettre en question notre appréhension de la réalité. Son projet *Crash Box* par exemple, relève d'une expérimentation vidéo qui consiste à filmer des bâtiments démolis par foudroyage intégral depuis un point de vue intérieur, au plus proche des charges explosives. Les images ainsi capturées manifestent, dans le presque rien à voir de l'effondrement, l'échec du projet social porté par cette architecture de la reconstruction. Le projet *Les larmes du Prince*, entamé aux Tanneries en 2018-2019, est fondé sur une approche critique des stratégies de dissolution de l'architecture contemporaine. Depuis l'utopie d'une architecture de verre portée par la Gläserne Kette de Bruno Taut, en passant par l'esthétique ductile et transparente de l'architecture paramétrique, jusqu'à l'évanescence des « édifices-nuages », Anne-Valérie Gasc explore les fondements et questionne les limites de cette architecture de l'effacement ; elle invente ainsi les formes mêmes de son anéantissement.

Anne-Valérie Gasc est résidente de la Friche Belle de Mai, où se trouve son atelier. Son travail a fait l'objet d'exposition personnelles et collectives en France et à l'étranger, entre autres : à Paris (Pavillon de l'Arsenal, Maison Rouge, Galerie Nationale du Jeu de Paume), Tours (CCC-OD), Lyon (IAC) et Marseille (FRAC PACA, Panorama de la Friche Belle de Mai) ; à Amsterdam (FOAM), New York (Gagosian gallery), en Slovénie (Maribor Museum of Contemporary Art) et à Sydney (Biennale de Media Architecture).

>> Plus d'informations sur : <https://www.documentsdartistes.org/artistes/gasc/repro.html>



Anne-Valérie Gasc
Les larmes du Prince, 2016
Détail de l'installation
Larme batavique
Photo : Jean-Christophe Lett
Courtesy de l'artiste



Anne-Valérie Gasc
Les larmes du Prince, 2016
Détail de l'installation
Sérigraphie sur verre à bords polis
et cyanotype sur papier Arches BFK
Rives 300 gr à bords perdus
Photo : Jean-Christophe Lett
Courtesy de l'artiste



Anne-Valérie Gasc
Vitrifications, 2019
Détail de la série de 10 dessins
au feutre noir sur papier
Courtesy de l'artiste



Anne-Valérie Gasc
Les larmes du Prince - Vitrifications, 2019
Détail de l'installation
Les Tanneries – CAC, Amilly
Grande Halle
Photo : Aurélien Mole
Courtesy de l'artiste

BENOÎT MAIRE

Depuis 2008, Benoît Maire (né en 1978 à Pessac, vit et travaille à Bordeaux) a entamé l'écriture d'un manuel d'esthétique dans lequel les images, les objets et l'écrit s'associent pour faire émerger certains grands enjeux de l'esthétique contemporaine. Partant du *différend* (conflit insurmontable) entre le dire et le voir, Benoît Maire travaille dans un entre-deux à travers lequel l'art et la philosophie se fondent dans un usage pratique où les formes s'étalent et se surpassent. Ni philosophie, ni art, « l'esthétique des différends » cherche à corrompre les formats classiques par une utilisation expérimentale de la théorie.

Benoît Maire est diplômé d'un DNSEP de la Villa Arson de Nice (France, 2003) et d'un master en philosophie à Paris 1, Panthéon-Sorbonne (France, 2002). Il a été pensionnaire du Palais de Tokyo à Paris (France, 2005-2006). Il a été lauréat du 1% artistique associé à la MÉCA (projet de la Région Nouvelle-Aquitaine) et en 2010 du prix de la Fondation Ricard.

Récemment, son œuvre a fait l'objet d'expositions personnelles d'envergure notamment aux Tanneries - Centre d'art contemporain d'Amilly avec *IN HAWAII*, au Musée archéologique Henri Prades de Montpellier avec *LAICRITURE*, au CAPC musée d'art contemporain avec *Thèbes* (Bordeaux, France, 2018), exposition qui a fait l'objet d'une itinérance au Spike Island (Bristol, Royaume-Uni, 2018).

Son travail est présent dans des collections publiques et privées de renom telles que le Centre Georges Pompidou - Musée National d'Art Moderne (Paris, France), le MAC/VAL (Vitry-sur-Seine, France), le FNAC Fonds National d'Art Contemporain (Paris, France), le FRAC Ile-de-France (Paris, France), le FRAC Aquitaine (Bordeaux, France), le FRAC Franche-Comté (Besançon, France), l'Artothèque de Pessac (France), le CAPC musée d'art contemporain de Bordeaux (France), la Kadist Art Foundation (Paris, France), la Fondation David Roberts (Londres, Royaume-Uni), la Nomad Foundation (Rome, Italie), la Fondazione Giuliani (Rome, Italie), la Fondation Francès (Senlis, France), la Vancouver Art Gallery (Canada).

>> Plus d'informations sur : <https://www.benoitmaire.com>

Benoît Maire
Vue de l'exposition *IN HAWAII*
Les Tanneries - CAC, Amilly, 2020-2021
Galerie Haute
Photo : Aurélien Mole
Courtesy de l'artiste
© Benoît Maire, ADAGP, Paris, 2022



AGNÈS GEOFFRAY

Diplômée des Écoles Nationales Supérieures des Beaux-Arts de Lyon (1996) et Paris (1997), Agnès Geoffray (née en 1973 à Saint-Chamond, vit et travaille à Paris), dans une posture d'iconographe, sonde, élabore et réactive les images. Par le biais de mises en scène, de réappropriations ou d'associations photographiques ou textuelles, elle révèle un univers de tensions - latentes et mystérieuses. À travers la photographie et le texte (installation, objet, performance...) son travail interroge la survivance des gestes et postures archétypiques qui puisent leur source dans un répertoire hétérogène : la mythologie, le conte, le fait-divers, les faits historiques et la photographie de presse. Sa pratique s'attache à puiser autant qu'à extraire la dimension poétique des images et des textes, faisant émerger une forme de lyrisme documentaire. S'élaborant souvent au départ de sources d'archives, les créations de l'artiste résultent d'un processus de reconstruction fictionnalisée et interrogent l'idée de réminiscence. Ces récits, ces images que l'on assimile malgré nous, s'ancrent dans nos mémoires, de façon consciente ou inconsciente, et véhiculent l'idée d'une intimité collective, d'un référent commun. Réactiver ce sentiment est une des modalités privilégiées de la démarche de l'artiste. Glanées au hasard d'un livre, d'internet ou d'archives diverses, elle rejoue et réinvente les images qui nous environnent quotidiennement, amorçant ainsi des métamorphoses infinies et invitant le visiteur à reconsidérer sa mémoire.

Agnès Geoffray a été en résidence à la Rijksakademie à Amsterdam et pensionnaire à la Villa Médicis à Rome. Ses travaux seront présentés prochainement aux expositions *Soulèvements* au Jeu de Paume, et *Un Musée imaginé* au Centre Pompidou Metz. Elle a exposé au Kunsthau de Zurich, à la Kunsthalle de Mayence, à la Kunsthalle de Vienne, au Mac Val à Vitry-sur-Seine, au Centre de la photographie à Genève, à La Tôlerie et au Frac Auvergne à Clermont-Ferrand, au Centre Photographique d'Île-de-France.

Ses travaux font partie des collections publiques du FNAC à Paris, du FRAC Auvergne à Clermont-Ferrand, du Mac Val à Vitry-sur-Seine et ainsi que du musée de l'Elysée à Lausanne.

Son travail a par ailleurs été distingué par le Prix Aica France 2016 attribué au critique et journaliste J. Emil Sennwald. Elle a publié trois ouvrages monographiques aux éditions de la Lettre Volée, Bruxelles, *Ultieme Hallucinatie*, *Profond silence* et tout dernièrement *Les Captives*.

>> Plus d'informations sur : <https://www.agnesgeoffray.com>

Agnès Geoffray
L'abandonnée, 2021
Photographie de la série « Les Chutes »
Courtesy de l'artiste et de la galerie Maubert, Parsis



SÉPÀND DANESH

Diplômé de l'École Nationale des Beau-Arts de Paris et de l'Académie des Beaux-Arts d'Helsinki l'artiste franco-iranien Sépànd Danesh (né en 1984 à Téhéran, en Iran, vit et travaille à Paris) explore un monde fait de silences où chaque geste et chaque détail nous propose une interprétation libre. Ses œuvres admettent l'évidence d'une solitude non imposée mais régie par l'histoire propre de l'artiste, dont la famille a fui l'Iran après des années de guerre. Nourri d'une nouvelle culture française dont il a dû apprendre la langue à travers les livres, Sépànd Danesh s'est appliqué à jouer de cette double identité. Des références aux grands écrivains français jusqu'aux notions iconographiques des représentations occidentales, il ne met pas de côté les souvenirs de l'Iran. Sur fond de ruines, Sépànd Danesh parle donc cultures et littératures, remaniant la notion d'épopée. Et si les mots, pour cet iranien d'origine, lui ont longtemps été refusés, c'est par le dessin et la peinture qu'il se soustrait à l'enfermement. « Les coins que je peins souvent ouvrent sur des espaces infinis qui englobent le spectateur », précise-t-il.

Son travail a fait l'objet d'expositions collectives et personnelles en France et à l'étranger, entre autres : au Musée des Arts Décoratifs de Paris, au Mac-Val d'Ivry-sur-Seine ainsi qu'à la galerie Backslash qui a également publié en co-édition avec le Bureau des activités littéraires un ouvrage qui partage son titre avec celui de l'exposition : *Des ruines pour origine*.

Les œuvres de Sépànd Danesh sont présentes dans de nombreuses collections européennes, notamment à la Fondation Colas.

>> Plus d'informations sur : <https://www.sepanddanesh.com>

Sépànd Danesh
Architecture of Control, 2016
Photo de l'artiste
Collection particulière, Paris



ANNE-LISE BROYER

Diplômée l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs de Paris en Photographie et en Édition-Presses ainsi que de l'Atelier National de Recherche Typographique, Anne-Lise Broyer (née en 1975 à Lons-le-Saunier, vit et travaille à Paris) déclare que c'est en lectrice qu'elle aborde le monde. Elle va plus loin en prétendant que l'expérience de la photographie se confond avec celle de la lecture. Son œil circulerait dans le paysage de la manière dont il circule dans le livre, traquant la présence qui saisit, requiert, effraie ou ravit. Là où l'écrivain sortirait son carnet, Anne-Lise Broyer sort son appareil et fabrique une image. Paysages ou portraits, natures mortes, en noir et blanc le plus souvent, comme pour retrouver le gris du texte ou bien quelque chose comme de la matière grise. Des images pensive plutôt que pensées. Elle souhaite faire du lieu de révélation que représente la photographie l'analogue d'un espace mental où quelque chose prendrait corps, un souvenir, une réminiscence ou une vision, un fantôme. La photographie n'a d'intérêt pour elle que dans ce questionnement permanent qu'elle peut entretenir avec les autres arts : le cinéma bien sûr, mais aussi la peinture, le dessin, la gravure... Elle s'en inspire pour nourrir un imaginaire mais aussi, pour interroger la nature du réel, comme si une image fabriquée, une image de l'art, pouvait tout autant lui servir de sujet ou de prétexte. Les médiums se frottent, se confondent parfois. Il n'en demeure pas moins que son attachement à la littérature conditionne un amour du livre, et qu'elle voit dans celui-ci un lieu d'épanouissement pour son travail. Faire dialoguer les images entre elles (l'entre-image), constituer des séries, jouer sur les formats, les silences, les blancs, les rythmes... tout cela lui importe. Le livre est comme une scénographie en miniature, dont on retrouve l'expression agrandie dans les scénographies de ses expositions. Empruntant volontiers les sentiers du graphisme, du dessin et de l'écriture, elle cherche par cette hybridation à mettre en place une sorte de littérature photographique. Le travail d'Anne-Lise Broyer véhicule une part de mystère, mais peut-être que son secret ne réside pas tant du côté de la chose vue que du côté de celui qui regarde.

Elle expose régulièrement en France et à l'étranger. Ses ouvrages sont publiés aux éditions Filigranes ainsi qu'aux éditions Nonpareilles aux éditions Verdier. La Galerie Particulière représente son travail à Paris.

>> Plus d'informations sur : <https://www.annelisebroyer.com>

Anne-Lise Broyer
Est-ce-là que l'on habitait ? (premier couplet) – Pozzoli, 2021-2022
Détail de la série de 19 tirages photographiques argentiques
Courtesy de l'artiste
© Anne-Lise Broyer, ADAGP, Paris, 2022

Projet réalisé avec le soutien à la photographie documentaire
du  Centre national des arts plastiques



LEÏLA BRETT

Diplômée de l'École Nationale des Beaux-Arts de Marseille, Leïla Brett (née en 1979 à Boulogne-Billancourt, vit et travaille à Lyon) pratique en majeure partie le dessin – principalement des œuvres monochromes sur papier – ; une pratique inscrite dans une démarche sérielle, protocolaire et à long terme qui fait montre de recherches autour de la question du motif, de sa production jusqu'à sa disparition en passant par ses répétitions et ses variations à la faveur de procédés simples (recouvrement, découpe, copie, ponçage). Si son médium de prédilection est le papier, elle en envisage des prolongements à travers d'autres comme la vidéo ou le livre d'artiste. En 2016, elle entame un grand projet autour d'Alexander Cozens et de sa *Nouvelle théorie* pour explorer la puissance du dessin dans la composition originale de paysages. Cette théorie publiée en 1785 est la première à convoquer le hasard dans l'élaboration d'une œuvre d'art. À partir de cette idée, Leïla Brett a tout d'abord développé deux séries : les « Macules » et « (D'après) C », les occurrences de la seconde étant produites à partir des résidus de production de la première (poussières d'encre et de papier). À cela s'ajoute une collecte de 183 vidéos de ciels réunies dans un film de 3 heures (*Deux minutes de lumière*), puis des dessins monochromes réalisés dans la continuité d'une série engagée en 2012, « Nuances », dont certaines, de petits tailles, évoquent les études de ciels d'un autre peintre anglais, John Constable, quand d'autres, bien plus grandes, reprennent l'idée de traitement des retables de la Renaissance.

Entre 2011 et 2013, son travail a été présenté par la galerie Marie Cini (Paris), qui a organisé sa première exposition personnelle *Monocondyles et Contrepoints* avec le soutien du CNAP, ou encore dans les foires Drawing Now, Art-o-rama et YIA.

Leïla Brett a aussi collaboré en tant qu'artiste invitée avec la galerie Réjane Louin (Locquirec), PA Plateforme d'art contemporain (Paris) ou encore la galerie du tableau (Marseille). En 2017, on pouvait voir son travail dans deux événements de la revue *N/Z* : à la Maison de la poésie à Paris, lors d'une lecture de Frédéric Forte, au Frac PACA à Marseille, dans l'exposition *Troublant la langue et la vision*, ou encore dans la carte blanche donnée par la galerie Graphem (Paris) à Camille Paulhan, *L'inventaire des brouillards*.

>> Plus d'informations sur : <http://www.leilabrett.fr>



Leïla Brett
12 Macules, 2016-2018
Estampes poncées
Vue d'atelier, 2021
© Leïla Brett, ADAGP, Paris, 2022



Leïla Brett
Deux minutes de lumière, 2022
Photogramme de la vidéo
© Leïla Brett, ADAGP, Paris, 2022



Leïla Brett
Grande Nuance (096), 2014-2022
recto : pastel à l'huile sur papier
Vinci, marouflé sur toile
verso : crayon graphite sur toile,
Vue d'atelier, 2021
© Leïla Brett, ADAGP, Paris, 2022

ESTEFANIA PEÑAFIEL LOAIZA

Estefanía Peñafiel Loaiza (née en 1978 à Quito, Équateur, vit et travaille à Paris) est diplômée des Écoles Nationales Supérieures des Beaux-Arts de Paris et de Lyon. Elle a été pensionnaire de l'Académie de France à Rome Villa Médicis 2020-2021 et expose régulièrement en France et à l'étranger.

« Estefanía Peñafiel Loaiza travaille comme une archéologue de l'image ; dans l'ombre, elle s'intéresse non pas à ce qui est visible, mais à ce qui se trame derrière l'image : poussières, taches, auréoles, autant de manifestations à peine perceptibles qui en disent moins sur elles-mêmes que sur ce qui n'est pas montré. Laisser une trace, marquer quelque chose, autant de gestes qui intéressent l'artiste par ce qu'ils sous-entendent.

À peine des images, certaines de ses œuvres seraient plus des imaginations. Le mot, lorsqu'il ne reste plus d'images, conserve un pouvoir évocateur particulièrement fort. [...] La trace, chez l'artiste, est ainsi constamment liée au souvenir. Pourtant, elle choisit très souvent des matériaux précaires et fragiles qui semblent aller à l'encontre du souvenir et de sa conservation dans le temps. Estefanía Peñafiel Loaiza va bien au-delà de ces considérations, puisqu'elle nous apprend que la mémoire n'est pas celle des monuments et des commémorations, mais bien celle qui n'entre pas dans les livres d'Histoire, celle qui se chuchote à l'oreille : la plage où nous allions quand nous étions petits, le prénom du voisin aujourd'hui décédé, une mélodie qui rappelle un sentiment amoureux.

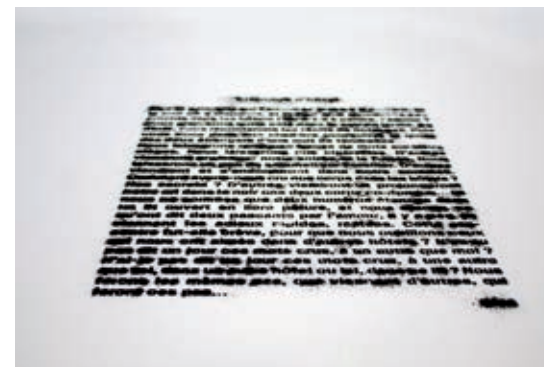
La disparition, ou tout du moins sa possibilité, est toujours présente dans le travail d'Estefanía Peñafiel Loaiza. Les blocs de cire et leur matérialité précaire en sont une démonstration, tout comme la pratique de gommage et d'effacement entrepris depuis plusieurs années. Pour elle, créer est avant tout un acte politique. Il n'est pourtant pas ici question d'art pamphlétaire, qui traiterait de manière littérale de sujets d'actualité. Au contraire, l'artiste estime que l'art doit transformer les événements en prenant de la distance, en une forme d'éthique antique du retrait du monde renouvelée.

Son éloignement, ses manques et ses absences, sont dès lors métamorphosés afin de ne pas évoquer directement son expérience. Les œuvres d'Estefanía Peñafiel Loaiza s'adressent ainsi au collectif dans une forme d'intimité distanciée et partagée. » – Camille Paulhan

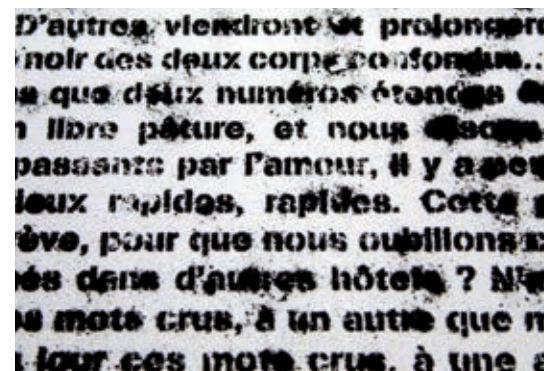
>> Plus d'informations sur : <https://fragmentsliminaires.net>



Estefanía Peñafiel Loaiza
Déclaration de flamme, 2011
Installation
Photo et courtesy de l'artiste



Estefanía Peñafiel Loaiza
Déclaration de flamme, 2011
Détail de l'installation
Photo et courtesy de l'artiste



Estefanía Peñafiel Loaiza
Déclaration de flamme, 2011
Détail de l'installation
Photo et courtesy de l'artiste

AURÉLIE PÉTREL

La pratique photographique d'Aurélie Pétreil (née en 1980 à Lyon, vit et travaille entre Paris et Genève) interroge le statut de l'image, son utilisation ainsi que les mécanismes de sa production. Ancrées dans la durée, ses recherches visent à ramener la prise de vue au centre de la réflexion multisensorielle à l'aide de dispositifs spatiaux. Huit villes choisies pour ce qu'elles incarnent sur l'échiquier mondial, sont à la base de ses recherches photographiques et de ses pièces. Elles initialisent en les géolocalisant ces futures « prises de vue latentes », en attente de déclenchement, de révélation, d'activation, de déplacement, d'hybridation, de transfert, de devenir-support allant de la sculpture à l'architecture jusqu'aux installations scéniques dans son travail en duo avec le metteur en scène Vincent Roumagnac (Pétreil I Roumagnac (duo)). Aurélie Pétreil pose ainsi la question de la mutation-mutabilité d'une image, son potentiel de fractalisation, non seulement en soi mais aussi dans ce qu'elle peut provoquer comme trouble en son expérience de pluriperception. Pour elle, une prise de vue génère une multitude de prises de point de vue. Les temps et les espaces ne cessent de se superposer, tout en ne cessant pas de se disjointer. L'image, vecteur mouvant de cette élasticité spatio-temporelle, se redistribue et en ses métamorphoses consécutives vient ainsi déjouer son absorption consensuelle, sa perception une et définitive, son moment et sa position décisifs. La latence de l'image se repense, récemment, par sa traduction en données (Tracks 3Toronto 2019) ou paradoxalement par sa quasi disparition à force de « process » (Altérations-Réactivations), de transports, de redistribution (AxIonométrie 2 inactinique, Fiac-projectsParis 2018). Mettant en oeuvre les outils formels et les processus intellectuels tant des artistes que des chercheurs, Aurélie Pétreil associe une démarche plasticienne et conceptuelle dans une suite programmatique de mises en situation, où le format exposition rejoue à chaque fois différemment, la dimension interprétative de toute partition, de toute photographie en latence, de toute forme en attente de métamorphose.

Diplômée de l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Lyon, Aurélie Pétreil enseigne en tant qu'artiste et responsable du Pool photographie au sein de la HEAD - Haute École d'art et de design de Genève depuis 2012 et co-dirige le Laboratoire d'expérimentation du CIPGP - Collège International de Photographie du Grand Paris depuis 2018.

Son travail a fait l'objet d'expositions collectives et personnelles en France et à l'étranger et fait partie des collections du Centre National D'Art Moderne - Centre Georges Pompidou, Paris, du Centre National des Arts Plastiques (CNAP), du FRAC Normandie et du FRAC Occitanie Montpellier. Elle est par ailleurs représentée par les galeries Gowen Contemporary, Genève, Ceysson & Bénétière, Paris, Saint-Etienne, Luxembourg, New York, et Valérie Cetrao, Paris.

>> Plus d'informations sur : <https://www.aureliepetrel.eu>

Aurélien Pétreil
Images jachères (prises de vue latentes à activer), 2014
Contient les prises de vue latentes #1 à #166
Photo et courtesy de l'artiste
© Aurélien Pétreil, ADAGP, Paris, 2022



RAPHAËL TIBERGHIE

Raphaël Tiberghien (né en 1988, vit et travaille à Paris) est diplômé de l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris. À travers sa pratique, il s'intéresse aux rapports qu'entretiennent les formes plastiques avec le langage. Au moment où le sens quitte nos représentations mentales pour s'inscrire dans la matière. À celui où un élément de la réalité physique devient signifiant à nos yeux. Les mots, comme les objets, sont les supports d'échanges de sens et de valeurs.

Partant d'une pratique de l'écriture, Raphaël Tiberghien utilise l'espace de l'exposition pour déployer cette dernière, la prolonger, l'amplifier, et tenter ainsi de dégager d'autres manières de dire ou de percevoir. À chaque fois, il s'agit de chercher le seuil, le point de bascule entre le fond et la forme. De saisir les dialogues entre le conceptuel et le sensible, la pensée et le corps, l'individuel et le collectif.

Le son est l'un des éléments du vocabulaire que l'artiste développe. Il s'intéresse à sa capacité à occuper un volume, à restituer la temporalité de la parole par l'intermédiaire de la voix. La céramique en est un autre, dont la sensualité peut faire penser à la chair. Raphaël Tiberghien utilise également le métal, le plâtre et le bois, médiums traditionnels de la sculpture, mais aussi des techniques hybrides, mêlant, par exemple, éditions papier ou installations numériques.

Ces techniques sont pour lui autant d'outils, avec lesquels il compose comme on assemblerait des signes sur une feuille de papier. L'exploration des porosités entre les catégories de l'expérience artistique vise à faire émerger d'entre les formes et les significations un espace d'observation ouvert sur des réalités humaines, faisant de ses œuvres de véritables révélateurs.

En 2014, il participe à la Biennale du dessin des Beaux-Arts de Paris et reçoit le prix de l'installation multimédia pour sa participation à l'exposition des Félicités de l'École. Également formé à la Slade School of Fine Art de Londres dans le cadre de la bourse d'études Socrates, il prend part à diverses lectures, performances et expositions collectives en France et à l'étranger.

>> Plus d'informations sur : <https://www.raphaeltiberghien.com>

Raphaël Tiberghien
La Poussière, 2013
Gravure sur disque vinyle et installation sonore
Photo et courtesy de la galerie Perception Park, Paris
© Raphaël Tiberghien, ADAGP, Paris, 2022



EMMANUEL VAN DER MEULEN

Diplômé de l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris, Emmanuel Van der Meulen (né en 1972 à Paris, où il vit et travaille) utilise les caractéristiques fondamentales du pinceau, de la toile et de l'acrylique pour faire l'exploration de l'expérience subjective de regardeur. Les innovations, la virtuosité ou encore les effets spectaculaires ne l'intéressent pas. Il préfère travailler la finesse des couleurs, des textures et des formes géométriques afin d'étudier le mystère de la perception qu'il ne semble que renforcer à travers des jeux de superpositions et autres mises en correspondances. Cherchant à unifier l'hétérogène en ce qui s'avère finalement être une vaine tentative, Emmanuel Van der Meulen génère du mouvement au sein même de la fixité apparente de ses images composites. Innervées de pensées et d'images cinétiques quand ce n'est pas cinématographiques, les peintures d'Emmanuel Van der Meulen n'ont peut-être d'autre but que de nous apprendre à (mieux) regarder en favorisant pertes de repères et changements de point de vue, entre absorption et distraction.

Associé au BlueOrange Support Prize en 2006 par Gabriel Orozco, Emmanuel Van der Meulen a été pensionnaire de l'Académie de France à Rome / Villa Médicis en 2012-2013. Il poursuit actuellement par ailleurs un travail de recherche doctorale en Philosophie à l'Université de Poitiers (*Vision et regard selon Plotin*).

Son travail est représenté par la Galerie Allen, Paris, où il a réalisé trois expositions personnelles (*Facta Non Verba*, 2015 ; *Quod Apparet*, 2017 ; *Opsis*, 2019) et a également fait l'objet d'expositions collectives en France et à l'étranger, entre autres : *La vie dans l'espace* (MRAC, Sérignan, 2020), *Paris-Peinture* (galerie Jean Brolly, Paris, 2020), *Your friends and Neighbors* (Hight Art, Paris, 2020), *Embarquez-vous !* (FRAC Grand-Large, Dunkerque, 2020), *Turns #2* (Galerie Allen, Paris), *26 x Bauhaus* (Institut Français, Berlin, 2019), *Everybody's looking for something* (La Salle de Bain, Lyon, 2019), *Fables, Formes, Figures* (avec Raphaël Zarka, MABA, Nogent-sur-Marne, 2018), *Unfinished Sympathy* (Maison de Heidelberg, Montpellier, 2017), *The plates of the present, so far* (Galerie Praz-Delavallade, Paris, 2016), *We always turn our backs to the setting sun* (Chiso Gallery, Kyoto, 2016), *Le Petit A de O* (Galerie Houg, Paris, 2016), *Alfred Jarry Archipelago* (Le Quartier, Quimper, 2015), *La vérité des apparences* (La Tôlerie, Clermont-Ferrand, 2015), *Dust : The plates of the present* (Camera Club, New York, 2015), *Speakeasis* (Apes&Castles / Rosa Brux, Bruxelles, 2015), *Parties communes* (APDV, Paris, 2015).

>> Plus d'informations sur : <http://www.galerieallen.com/en/artistes/oeuvres/1319/emmanuel-van-der-meulen>



Emmanuel Van der Meulen
Y/B, 2019
Acrylique sur toile
Photo : DR
Courtesy de l'artiste
et de la galerie Allen, Paris
© Emmanuel Van der Meulen, ADAGP,
Paris, 2022



Emmanuel Van der Meulen
OPSIS 25, 2020
Collage
Courtesy de l'artiste
et de la galerie Allen, Paris
© Emmanuel Van der Meulen, ADAGP,
Paris, 2022

VIRGINIE YASSEF

Inspirée par son environnement immédiat, Virginie Yassef (née en 1970 à Grasse, vit et travaille à Paris) prend un plaisir enfantin à dévoiler l'étrange beauté du monde qui nous entoure. Ses *Scénarios Fantôme* documentent des fragments de ce monde. Le titre même révèle la qualité éthérée et magique de ces oeuvres, qui consistent en de petites photographies souvent montées ensemble. Yassef traverse le paysage urbain comme un fantôme dérobant des « moments » pris au hasard avec son objectif. Chacune de ces images, minimales et pourtant fortement évocatrices, montre une partie d'une histoire en train de se dérouler. Le sens de l'intuition et de l'enthousiasme est également présent dans l'œuvre *Passe-Apache*, un rocher hyper réaliste, réalisé en résine et à l'apparence étonnamment légère, que l'on pousse et qui révèle alors un passage secret. La conception de la réalité de Yassef repose toujours sur l'action. Le désir de transformer la réalité est en effet la base de la plupart de ses travaux. Comme elle l'affirme elle-même « c'est important de ralentir la vie. Ou de l'accélérer. En tout cas, de lui donner une autre qualité. » Dans ses vidéos, les gestes simples ont une apparence burlesque et les scènes de rue banales deviennent poétiques. En créant cet univers onirique, Virginie Yassef nous invite à être plus attentifs. Son œuvre a souvent pour point de départ des objets du quotidien, qu'elle détourne de façon ludique et ironique renversant littéralement l'idée convenue que le regardeur a de ces objets. Ceci est particulièrement évident dans sa sculpture Billy Montana, dont la combinaison entre l'étagère standard Ikéa - Billy - la plus vendue au monde et la marque de peinture aérosol - Montana - détourne leur mode utilitaire. En utilisant les 58 planches comprises dans le kit, l'étagère devient vaine. De même que la peinture, symbole de rébellion (jadis le médium privilégié des taggers et graffeurs), devient un outil d'industrialisation et de standardisation. Visuellement séduisant, l'absurdité de cette étagère inutilisable n'est pas seulement drôle mais également subversive. Virginie Yassef, avec un humour singulier, montre alors une fascination pour l'irrationnel et le suspens.

Après des études d'Archéologie, d'Histoire de l'Art et d'Art contemporain à l'École du Louvre, elle poursuit un cursus d'arts plastiques à l'Université Paris I - Sorbonne et entre ensuite à l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris de laquelle elle est diplômée. Son travail a fait l'objet de projets monographiques en France et à l'étranger, entre autres, au Jeu de Paume à Paris, à La Galerie - centre d'art contemporain de Noisy-le-Sec, au Centre d'art contemporain de la Ferme du Buisson à Noisiel, à l'Alliance Française à New-York, au CRAC Alsace à Altkirch, à l'Espace Croisé à Roubaix et dernièrement au Granit à Belfort. Elle a participé à « La Force de l'art 02 » au Grand Palais ainsi qu'à plusieurs « Nuit Blanche » à Paris en 2011, 2013 et 2016. Ses premiers spectacles ont été programmés à la Gaîté Lyrique, dans le cadre du festival tjcc 2012 au T2G et à la Ferme du Buisson scène nationale de Marne-la-Vallée. Elle vient par ailleurs de recevoir le soutien de la Fondation Hermès pour le programme New Settings 2018 où elle présentera un spectacle intitulé *The Veldt* au Théâtre des Amandiers à Nanterre ainsi qu'à Performance Day au Centre d'Art de la Ferme du Buisson à Noisiel. Elle a par ailleurs également présenté la pièce *Un scintillement précaire n'a pas de mémoire* au Palais de Tokyo dans le cadre des 25 ans de DCA. Depuis 2002, Virginie Yassef est représentée par la galerie G.-P. & N. Vallois à Paris.

>> Plus d'informations sur : <https://virginieyassef.net>



Virginie Yassef
*Un scintillement précaire
n'a pas de mémoire*, 2015
Détail de la performance
Courtesy galerie
Georges-Philippe
et Nathalie Vallois, Paris
Photo : Pierrick Mouton
© Virginie Yassef, ADAGP,
Paris, 2022



Virginie Yassef
*Un scintillement précaire
n'a pas de mémoire*, 2015
Détail de la vidéo
Courtesy galerie
Georges-Philippe et Nathalie
Vallois, Paris
Photo : Pierrick Mouton
© Virginie Yassef, ADAGP,
Paris, 2022

AMÉLIE LUCAS-GARY

>> Amélie Lucas-Gary est invitée à effectuer une résidence d'écriture dans le cadre de l'exposition *époque (ici)* afin d'en produire une forme textuelle qui fera l'objet d'une restitution lors de son finissage le 28 mai 2022.

La pratique de l'écrivaine Amélie Lucas-Gary (née en 1982 à Ivry-sur-Seine, vit et travaille à Saints-en-Puisaye en Bourgogne) est marquée par les liens étroits qu'elle entretient avec les arts plastiques et visuels. Ils se manifestent au sein-même de son travail romanesque comme dans le cadre de ses collaborations avec d'autres artistes, pour lesquels elle écrit nouvelles, chansons ou poèmes dialoguant avec les formes plastiques. Son dernier roman *Hic* (2020, éd. Seuil), est un voyage dans le temps et l'espace, une archéologie personnelle de l'Univers. Le point de départ et d'irradiation de cet ouvrage étonnant est ici : sur la parcelle où vit l'auteure, à Ivry-sur-Seine. Tout commence dans un futur proche, avec une jeune femme qui prend un bain. Elle se rappelle son enfance, sa famille ; elle écoute les bruits du dehors, dont elle semble vouloir se protéger. Soudain, le récit remonte le temps et nous entraîne vers les années cinquante, le Haut Moyen Âge, le Paléolithique, la naissance du système solaire, et ainsi jusqu'au Big Bang, qui marque le milieu du livre. On repart alors en sens inverse, vers le présent, en Nouvelle-Zélande ; comme si on avait traversé la Terre pour ressortir aux antipodes.

Amélie Lucas-Gary a publié trois romans : *Grotte*, *Vierge*, et *Hic*. Ce dernier, paru en 2020 au Seuil dans la collection Fiction&Cie, est le fruit d'une résidence d'écriture de six mois au Randell Cottage en Nouvelle-Zélande. En 2021, l'auteure publie *Trois crimes* (Éditions Vanloo) et *Lucas-Gary-Carrey* (Éditions 048), deux recueils de poésie en collaboration avec l'artiste Julien Carrey. Elle travaille fréquemment avec des artistes dans le cadre de catalogue monographique, exposition, ou performance : ainsi récemment avec Flora Moscovici, pour son livre *Détails*, Thomas Lanfranchi pour sa première monographie parue chez Dilecta, ou encore Françoise Pérovitch. Elle publie fréquemment dans des revues : *L'Autoroute de sable* en 2022 dans la revue *La Mer gelée*, dans la revue *Espace(s)* ou encore dans la revue du CNES avec lequel elle collabore régulièrement. En 2022, elle est lauréate du programme « Mondes nouveaux » piloté par le Ministère de la Culture avec son projet « odieux guide ».

>> Plus d'informations sur : <https://www.amielucas.fr>

Fiction & Cie

Amélie Lucas-Gary

Hic

roman



Seuil

PARTENAIRES

Le Centre d'art contemporain Les Tanneries est porté par la Ville d'Amilly. Il reçoit le soutien du ministère de la Culture – DRAC Centre-Val de Loire, du Conseil Régional Centre-Val de Loire, du département du Loiret, de l'Agglomération Montargoise Et Rives du Loing. Sa création a été cofinancée par le Feder et le CPER, ainsi que par la Fondation Total dans le cadre de son partenariat avec la Fondation du Patrimoine. Cette opération est cofinancée par l'Union Européenne. L'Europe s'engage en Région Centre-Val de Loire avec le Fonds européen de développement régional.



INFORMATIONS PRATIQUES

Les Tanneries
Centre d'art contemporain
234 rue des Ponts
45200 Amilly



Informations générales :
02.38.85.28.50
contact-tanneries@amilly45.fr
www.lestanneries.fr

Ouvert du mercredi au dimanche
de 14h30 à 18h
Entrée libre

Suivez-nous sur Facebook !
[lestanneriesc](https://www.facebook.com/lestanneriesc)



Contact presse & relations publiques :
Louise Le Moan
louise.lemoan@amilly45.fr

Accès :

- Transports en commun depuis Montargis
Réseau bus Amelys
Ligne 5 Mirabeau < > Hôpital / Arrêt Tanneries

- Par le train depuis Paris
Ligne TER Paris - Nevers
au départ de la Gare de Paris Bercy
Ligne R du Transilien Paris - Montargis
au départ de la Gare de Lyon
Arrêt gare de Montargis

- Par la route depuis Paris
A6 direction Lyon, puis A77 Montargis,
sortie D943 Amilly Centre

